



HAL
open science

Max Jacob-Maurice Sachs ou l'impossible ivresse de Dieu

Patricia Sustrac

► **To cite this version:**

Patricia Sustrac. Max Jacob-Maurice Sachs ou l'impossible ivresse de Dieu. Cahiers de L'Herne, 2016. halshs-02025886

HAL Id: halshs-02025886

<https://shs.hal.science/halshs-02025886>

Submitted on 19 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MAX JACOB, MAURICE SACHS OU L'IMPOSSIBLE IVRESSE DE DIEU.

Patricia SUSTRAC¹

Quels sont vos trois souhaits préférés ?

1 - Aimer un être aimé

2 - La tête et le cœur d'abord

3 - Arriver à la sainteté

Quelle est votre conception de l'amour ?

*Ivresse, joie, intimité*¹

Max Jacob rencontre Maurice Sachs fin 1925. Il a presque 50 ans, Maurice n'a pas encore 20 ans. Le 18 janvier 1926, quand débute leur correspondance, Sachs est déjà converti et baptisé et, depuis peu l'hôte du séminaire des Carmes. Il a déjà un passé de mensonges et de trahisons à son actif mais des aînés bienveillants – Jean Cocteau, Jacques et Raïssa Maritain, entre autres – guident encore ses pas. Jusqu'en 1933, le jeune homme occupera une place prédominante dans la vie de Jacob tant sur le plan professionnel qu'affectif. Max Jacob est immédiatement subjugué par cet être « charmant, bon, naturellement courtois, d'un tact naturel » (21 novembre 1926). Sachs s'occupera de la vente de ses gouaches et sera aussi son éditeur, n'hésitant pas, peu à peu et dans tous les domaines, à le duper et à l'escroquer. La correspondance conservée entre les deux écrivains – qui n'est sans doute pas exhaustive – rassemble cent cinquante envois couvrant la période de 1926 à 1930. Cet échange est d'une courte amplitude temporelle mais il est très abondant au regard des correspondances de Jacob. L'épistolier n'hésite pas doubler ses lettres de télégrammes et de « petits bleus » ou, si le besoin s'en fait sentir, à adresser deux lettres le même jour. Les lettres sont denses, surchargées de rajouts dans les marges, les enveloppes développent des points omis dans la missive.

Lorsqu'ils font connaissance, l'œuvre poétique de Max Jacob lui confère un rôle et un magister reconnu dans le champ littéraire de l'époque, aussi, pour Sachs comme pour d'autres, il devient un guide. Leur correspondance est émaillée de très nombreux conseils esthétiques qui reprennent, pour partie, l'*Art poétique* paru en 1922 tout en annonçant les arcanes structurelles des correspondances littéraires et pédagogiques à venir, en particulier les correspondances entretenues par Max Jacob avec René Guy Cadou (1940-1944) ou Marcel Béalu (1937-1944). Mais, parallèlement à ce rôle de mentor, Jacob se déclare « père adoptif » et songe – cas unique dans les relations amicales ou amoureuses du poète – à des démarches officielles « par devant notaire, mairie, préfecture. (...) Pour avoir des droits réels sur [lui] et imposer une espèce de cohabitation perpétuelle » (septembre 1927). Jacob est surtout un rempart. Jacob l'affirme constamment : « Tant que je vivrai tu ne seras plus seul » (2 décembre 1926). Partant, Jacob protège Maurice Sachs. Quand il quittera précipitamment le séminaire des Carmes après une retraite spirituelle éphémère ; après le scandale de Juan-les-Pins où, en soutane, Sachs séduit un jeune américain, alors que tous ses « grands amis » (Cocteau, les Maritain), horrifiés, se détournent, Jacob recueillera le banni à Saint-Benoît-sur-Loire où il vit chichement de sa peinture plongé dans l'exercice de sa foi. Il l'encouragera à écrire des articles qui paraîtront dans la toute jeune revue *La Ligne de cœur* et à composer son

¹ Patricia Sustrac, travaille sur des questions biographiques et à l'édition de correspondances de Max Jacob. Elle a publié de nombreux articles critiques et biographiques ainsi que des correspondances (*Lettres de Max Jacob à Roger Toulouse*, Troyes : éd. des Cahiers Bleus, 1992 ; *Lettres à un jeune homme, 1941-1944* : Bartillat, 2009, rééd. 2012). Elle prépare l'édition de plusieurs correspondances dont les lettres de Max Jacob à Maurice Sachs. Présidente l'association des Amis de Max Jacob depuis 2005, elle est directrice de publication des *Cahiers Max Jacob*.

premier roman — *Le Voile de Véronique* — en attendant l'incorporation militaire. Jacob veille sur lui : des quelques friandises envoyées par colis, aux billets de cent francs glissés dans les enveloppes pour les besoins du jeune homme jusqu'à une insolite demande en mariage (1^{er} septembre 1927), Jacob établira finalement Sachs courtier de ses gouaches, d'abord en collaboration avec Pierre Colle puis seul au mépris de contrats antérieurs signés avec d'autres galeristes. Ces relations d'argent furent, on s'en doute, très conflictuelles et aboutirent à des conflits terribles qui ne furent pas toutefois la cause essentielle de leur rupture.

Le sentiment qui prédomine la lecture de cette correspondance est la très grande tendresse dont fait preuve le poète toujours si pudique et plein de retenue avec ses interlocuteurs même aux prises avec des sentiments hyperboliques. C'est donc un Max Jacob inconnu que nous rencontrons et qui surprend le lecteur par sa générosité puissante, l'expression de sa passion ardente et sa profonde compassion. Précieux témoignage de la vie religieuse, littéraire et affective de Max Jacob, cet épistolaire appartient au cycle des grandes amitiés du converti.

On connaît la vie de Sachs : son itinéraire chaotique, ses conquêtes et ses chutes, ses trahisons et sa vie engloutie jusqu'à l'irréparable : la collaboration puis le départ pour le Reich, la prison et la mort sordide. Mais en ce qui nous occupe, on doit éviter les anachronismes. Sachs est encore en 1925 un petit gigolo, roublard, un peu rosse mais encore charmant. Les escroqueries diverses sous le couvert de fonctions d'agent artistique, d'éditeur, de secrétaire puis le départ précipité en Amérique pour fuir des créanciers innombrables achèveront les temps des premières forfaitures. Ce tournant, Jacob le pressent déjà un an après leur rencontre :

[décembre 1927]

Cher Maurice

Je ne t'aime pas moins ; j'ai seulement trop de choses à te dire alors j'hésite. Un sermon ? non. Des craintes effroyables. Oui.

Je crois te connaître.

Il y a en toi de l'excellent, du sublime, du parfait. Il y a aussi en toi non pas du mal mais des inclinations épouvantables. Cher Maurice, si cher ! hélas, pourquoi ? pourquoi ? (...) Mon fils Maurice, il faut dire le mot... mon fils :

1° Maurice manque de sens moral ! c'est effroyable ! car tu feras dans la vie sans t'en douter, des choses très mal et qui pourraient te mener loin.

Si Jacob se désole du « manque de sens moral », il pourrait avoir écrit à propos de Sachs ce qu'il écrivait dans « L'avis » du *Cornet à dés* : s'il « a[vait] pressenti des faits, [il] n'en a[vait] pas pressenti l'horreur ».

« On n'analyse pas une porte close. D'ailleurs, je n'ai rien à faire avec les hommes faits », écrit Jacob à Sachs le 4 mai 1927. Jacob aime à s'entourer et à guider de jeunes disciples. À travers son épistolaire, il multiplie les fils spirituels composant ainsi une « famille » qui valorise le caractère essentiel de nouvelles parentés dans lesquelles les liens spirituels sont supérieurs aux liens filiaux. Maurice est « le fils chéri », « le grand garçon chéri », « l'ange chéri », « le pioupiou », « le très aimé Maurice »... et comme l'écrit Roland Barthes, « le sujet amoureux aboutit à ce mot un peu bête : adorable² », Sachs est effectivement « adorable », sa présence est « adorable ». Quand il est absent : Jacob est au désespoir. Il procède à des rituels magiques. « Ton nom me fait plaisir à prononcer et je regarde ta figure chérie » (8 décembre 1926). « Maurice » devient un mot fétiche ; son image, une icône. Quand « [ses] lettres toujours passionnantes » arrivent, elle deviennent des reliques et Jacob « les cache comme un vice car elles ne sont pas convenables » (mars 1927). L'épistolaire de Jacob est ainsi irrigué par une valorisation des expressions de l'intime. L'étendue sémantique est particulièrement dense : *joie, bonheur, tendresse, sympathie, frémissement, attachement, cœur, dévouement, dévotion*... se révèle dans une correspondance tendue vers le désir du partage.

Cette passion — comme toutes les amitiés épistolaires de Jacob — se présentent comme la promesse d'une existence élargie. C'est sans doute pourquoi elle se manifeste par des déclarations brûlantes et absolues : « Tu m'es essentiel » — lui écrit-il le 10 août 1927—, « Au fond, je n'ai que toi » (*Ibid.*). Cette ardeur aurait pu donner lieu à des lettres érotiques ; les amateurs de l'enfer seront déçus. Les échanges avec Sachs — comme avec d'autres — sont emprunts d'une grande pudeur. Ici ou là, dans l'immense correspondance publiée, il existe de rarissimes remarques coquines échangées avec quelques intimes mais on peut à peine citer quelques propos de jeunesse : un poème grivois signé « Max du vieux Zobe » (à Salmon, 21 déc. 1919). Plus osé, sans doute, une dédicace en forme de poème à « Mon ami Kissling/Ton nom, ô mon cher Kissling par allusion à ton lingue...le linguam, cette chose de l'Inde...n'est pas exempt de quelque obscénilité (sic) [...] » (à Kissling, 4 août 1913). On note bien une connivence avec Picabia au sujet d'un diagnostic posé par un certain « Docteur Chester [sur] son "cul hystérique" » (lettre inédite *circa* 1915). Mais en parcourant les lettres adressées à Sachs, on relève seulement un calembour rapporté par un Jacob amusé : « Comment est ce type ? comestible » (8 juillet 1930). L'épistolier, bien que souvent saisi par un délire amoureux, reste pudique car, pour lui, l'obscénité est « un signe de puberté ou de gâtisme » (à Francis-Gérard Rosenthal, 6 février 1923)³.

Jacob brûle au contraire d'une passion dans laquelle la piété et la rhétorique amoureuse s'accordent : « Prions l'un pour l'autre et aimons-nous, comme Dieu commande de le faire » (février 1926). « Je vous aime, mon frère chéri, » dit le poète trois mois plus tard, « J'ai une façon à moi de comprendre l'amitié : je veux une amitié qui ait des fruits sur la terre et au ciel. » L'encourager à la prière, le féliciter de ses efforts de piété, le soutenir quand il tente de convertir un camarade de l'armée, lui adresser des chapelets, des livres, des méditations, l'inviter à écrire sa confession générale, Jacob multipliera auprès de Sachs toutes les attentions pour le rappeler à son devoir de chrétien, en vain.

Ce dévouement généreux s'exerce aussi sur le plan matériel. Les dons sous forme de gouaches, de dessins sont nombreux et, de surcroît, Sachs bénéficie de ses largesses financières. Il a « compte ouvert à la banque Jacob » (à Giovanni Léonardi, 23 juin 1939). Jacob envoie des mandats à son « pioupiou » alors soldat et le presse d'accepter : « N'hésite pas à me demander carrément un billet de cent francs (...) puisque je t'aime, ce que j'ai est à toi, n'est-ce pas ? » (21 novembre 1926) ; « Chéri, je t'aime, je t'aime et t'aime (...) Dis-moi ce que je dois t'envoyer d'argent et combien d'embrassades en or » (18 janvier 1927). En mars 1927, les préparatifs d'un voyage pour rendre visite à Reverdy alors à Solesmes seront l'occasion d'une lettre-comptable dont le ton ne cache pas l'aliénation amoureuse. Jacob projette d'offrir cette escapade à son protégé, mais il échoue autant matériellement que symboliquement :

Mon fiston.

Puisque je suis ton père adoptif nous sommes donc en famille quand je t'écris et nous allons avoir une conversation de famille : donc, parlons en famille. (...)

Puisque tu es mon fils, tu as le droit de connaître le budget de ton père. Ce budget dans l'état actuel de la question présente le bilan suivant :

Payable le 20 mars.....	900 francs
Actuellement en caisse...	550 francs
Déficit	350 francs

Il es vrai qu'on me doit.....6 550 francs.

Mais les débiteurs gardent de concert le silence prudent. J'ai fait ce que j'ai pu pour faire de l'argent pour Solesmes. Je n'ai abouti qu'à la création de créances mauvaises. À St-Benoît, nous nous débrouillerons toujours : je ferai trois gouaches de plus pour ta pension et les à-côtés ; mais, songe qu'en voyage, il nous faut au moins 100 frs. par jour à nous deux. Juge si ce voyage devient certain. Crès fait le sourd — sur qui je comptais le plus — Ottoni qui a une gouache de 1 500 frs. aux delle Donne ne se donne même plus la peine de m'en delle donner la moindre nouvelle. M. René Laporte ne m'a même pas accusé réception d'un manuscrit de vers dont il avait promis 750 f., Gallimard me refuse nettement toute avance sur la réapparition du *Cabinet Noir* qui ne lui servira qu'à se payer de ses avances (1200 francs). Reste la galerie Level qui ne vaut pas plus de 1 200 francs par

mois c'est-à-dire le prix de nos deux pensions à St-Benoît et un peu plus si je réussis à lui faire accepter des gouaches supplémentaires.

Il fallait que tu connusses ce bilan bancaire pour ne pas te faire d'illusions touristiques. L'an dernier, j'étais riche, il y avait eu la conférence de Madrid et 10 000 francs d'illustrations d'un livre. Cette année débute moins brillamment. (...) Tu as trop le sens des réalités pour ne pas comprendre les impossibilités matérielles que d'ailleurs tu verras.

J'en suis à craindre pour les grandes vacances les mêmes impossibilités. Nous sommes des pauvres, mon gros chéri. Mets-toi cela dans ta chère tête adorée que j'embrasse, désolé. Que ne puis-je te combler et t'acheter des chemises de soie, des pyjamas bleus et roses, des chaussettes en madapolam et des polos en shirtings. J'ai fait ce que j'ai pu pour dénicher des sous, le résultat... tu le vois on ne me paie pas.

J'embrasse ta chère
figure aimée, mille fois
et je l'arrose de larmes
salées.

Max

Outre le voyage qu'il ne peut pas payer, Jacob déplore son incapacité à pouvoir le vêtir : Jacob justifie sa pauvreté et détaille au jeune homme peu scrupuleux toutes ses créances. Son honnêteté fait de lui son dupe : « Je le respectais tant ; déjà je l'abusais » écrira plus tard Maurice Sachs⁴. Les jeux de mots, les descriptions amusées des créanciers ne masquent pas l'embarras. Jacob aime, voudrait combler son amant avec des vêtements intimes faits de tissus rares — symboles d'un corps à corps avec l'aimé — mais, il est sans le sou. La mansuétude qu'il suppose à Sachs (« Tu as trop le sens des réalités pour ne pas comprendre les impossibilités matérielles que d'ailleurs tu verras ») ne peut rien voiler : il a chuté (« L'an dernier, j'étais riche »). La plaisanterie masque la gêne et ne peut cacher une rupture : Jacob ne peut plus entretenir son amant, il en devient *ipso facto* la victime idéale. Le témoignage de cet amour impossible éprouve Jacob. À Jouhandeau, il confiait être devenu « un mendiant, ruiné par ses amours » (lettre inédite, novembre 1927). Et si Jacob qui aime le plus souvent « à en hurler » (à Pierre-Michel Frenkel, 18 janvier 1926), aime plus que son correspondant, cette disproportion de sentiments lui est douloureuse : l'être aimé est fuyant, fait languir et pleurer.

Jacob a une disposition certaine aux soupirs et aux larmes. Il le confesse : « J'ai la larme facile et je me satisfais de mes pleurs avant que d'en savoir la cause⁵ ». Les larmes sont souvent associées à une faiblesse. Mais, rappelons-nous le *Mémorial* de Pascal auquel le texte de la révélation christique de Max Jacob en 1909 fait écho : « Joie, Joie, Joie, pleurs de joie. » Comme Pascal, Jacob pleure sa foi, pleure l'amour et s'est laissé toucher dans son être vibrant. La Bible évoque souvent les pleurs de détresse, mais elle montre aussi les larmes de l'amour et de la joie spirituelle⁶. Loin de signifier uniquement la tristesse, elles marquent ainsi l'infinie chaleur de la proximité divine. Quand Jacob pleure d'amitié, c'est, me semble-t-il, moins le signe d'une douleur que celui du dévoilement d'une compassion ; l'apparition d'une altérité, d'une faculté d'amour qui est tout autant un sentiment d'union intime à un autre être qu'à Dieu. Jacob partage avec Lulle — qu'il connaissait d'autant mieux qu'il l'avait traduit — le sentiment que : « Les soupirs et les larmes sont les messagers que le cœur de l'Ami envoie quotidiennement à l'Aimé pour qu'il conserve entre eux le soulagement et la joie, l'amitié et la bienveillance⁷. » « Celui qui cache ses pleurs ne sait pas bien aimer⁸ » ajoute le catalan. Dire ses pleurs ce n'est donc pas être faible, c'est, pour Jacob, comme pour les mystiques, reconnaître que la larme est le signe d'une humanité qui soudain se lie à la divinité, le signe de ceux qui s'aiment et *in fine*, même si, aimer, est « [une] joie, [une] douleur » c'est aussi et sans aucun doute pour Jacob « [une] consolation⁹ ».

Le 10 octobre 1935, Sachs publiait *Alias* dans lequel on pouvait reconnaître parmi les protagonistes un Juif lubrique et grossier nommé César Blum. Ni le lieu où se déroule l'action, ni le modèle ne pouvait laisser aucun doute : Blum était bien la caricature de Jacob. Blum est obscène et séducteur : « Sa plus grande faiblesse c'était la chair — écrit Sachs — il ne pouvait s'empêcher de faire l'amour et comme il croyait à l'enfer, il lui fallait se confesser sans cesse. (...) Il en arriva à un compromis qui semblait effrayant aux chrétiens comme aux

païens, par lequel il faisait l'amour le soir, allait à confesse au matin, communiait, peignait, faisait l'amour et recommençait¹⁰ ». Jacob avait bien écrit les anathèmes de M^{me} Lafleur, la concierge de la rue Gabrielle : « La bombe le soir, le Sacré Cœur le matin », mais le coup fut rude. Sachs avait volé Jacob à de nombreuses reprises. Des scènes terribles les avaient opposés au sujet de gouaches vendues mais restées impayées, de livres confiés et soudain disparus, mais tout avait toujours été pardonné. *Alias* signa la rupture définitive et resta imprescriptible : « Ce livre aura débarrassé ma vie du masque des fausses amitiés et des parades publiques » écrira le poète à Liane de Pougy¹¹.

Ce n'était pourtant pas la première fois que Jacob subissait des attaques. Outre les nombreux et continuels opprobres liés à son homosexualité, Jacob eut aussi à subir la judéophobie et l'antisémitisme : « Que n'a t-on pas dit de moi en 35 ans de Paris ?, écrivait-il d'ailleurs à Sachs en février 1930, M. Frédéric Lefèvre a imprimé : "Ses doigts crochus de juif habitué à compter l'or et à manier des objets précieux" à une époque où je mangeais peu et mal. » On connaît aussi l'article de Jouhandeau paru dans l'*Action Française* expliquant la genèse de son « profond dégoût pour la racaille juive prétendue française » par la figure de Jacob. À tout ceci, le poète pardonnera, mollement, mais il pardonnera. Pourquoi ne pardonna-t-il jamais à Sachs ? Marcel Béalu rapportait en effet que lorsqu'il entendait son nom, Jacob crachait. Pierre Andreu, biographe du poète, quant à lui, signalait que le poète lui interdisait de l'évoquer car « cet être-là [était] ignoble¹² ». Il y eut des ruptures amoureuses dans la vie de Jacob, il y eut des trahisons, de nombreuses et ténébreuses histoires de vols avérés ou imaginés mais, aucun de ses amis ne devint à ce point tabou. De quoi Sachs a-t-il été le nom ?

Sachs a sans doute représenté pour Jacob, plus que tout autre de ses amants, la figure absolue de l'amour mystique. Jacob a été fasciné par le jeune homme qui lui est apparu, dans sa dérégulation, comme la manifestation visible d'une révélation. Sachs, pour Jacob, n'était pas un homme. Il était proche des anges et supérieur même aux saints : « Dieu se mire dans le lac de votre âme pareille à celle de Thérèse de Lisieux avec quelque chose de plus peut-être » (21 février 1926). C'est pourquoi, Sachs était un élu et pouvait faire des miracles : « Merci de prier pour l'inquiétude que je personnifie — écrit Jacob — vos prières sont exaucées puisque je me sens meilleur et comment notre Père au ciel n'écouterait-il pas vos prières puisque vous êtes tout ce qui peut lui plaire ? » Maurice était une « âme très délicate à la bouche de Dieu » (*ibid.*). Quelles sont les raisons de cette exaltation ? Quand Jacob rencontra Sachs, le jeune homme venait d'entrer au séminaire. Jacob n'ignorait rien des motifs qui avaient poussé le novice à vouloir embrasser la prêtrise. Il était trop intime avec Cocteau pour ne pas connaître le désespoir du jeune homme éconduit qui souhaitait, sans aucun doute, remplacer le défunt Raymond Radiguet. Mais, pour Jacob, Sachs fut considéré d'emblée, son noviciat à peine débuté, comme « Monsieur l'abbé ». Or, pour le poète, les prêtres occupent une place considérable. Ce sont des êtres à part : ils ont le pouvoir de distribuer les sacrements. Sachs n'était donc pas que la figure de l'amour pour Jacob ; il fut aussi le truchement d'une relation à Dieu tout autant qu'un corps de jouissance et de désir que Jacob aimait « d'amitié, d'affection, d'estime et de consanguinité juive » (décembre 1927).

Il est surprenant de lire chez Jacob le rappel d'une « consanguinité juive » alors qu'ils sont tous les deux convertis. Rappelons qu'au moment où le poète débutait sa passion avec Sachs, il prononçait à Madrid deux conférences exégétiques intitulées « Vrai sens de la religion catholique » dans lesquelles le rôle du sang était évoqué. Selon Jacob, le sang est l'expression du sacrifice suprême du « Très Divin Corps » transformé par « l'Esprit en Vie nouvelle. » Jacob considérait Sachs comme « un être de même sang », « un frère en Jésus Christ ». Corps et âmes régénérés par leur conversion respective, Jacob inscrivait leur liaison au cœur de la révélation et du destin qu'il assignait au peuple Juif dont la destinée était de se convertir. La consanguinité, symbole d'un engagement total, d'une fusion magnétique saisissait Jacob aux entrailles : « Entérite, estomac, foie, ennui : je vis en toi, tu vis pour moi, et je ressens tes joies dans mes nerfs à moi : je suis jeune en toi » lui déclare-t-il ardemment le 24 septembre 1926.

Jacob a vécu avec Sachs une relation où le *je t'aime* dessinait un espace paradisiaque, mimétique et fusionnel de leurs identités. Pour Jacob, amoureux affamé d'un perpétuel désir d'aimer et d'être aimé, qui en cette année 1925 avait vécu successivement trois liaisons désastreuses (Pierre-Michel Frenkel, Robert delle Donne, Alfred Ottoni), rencontrer « M. l'abbé Maurice Sachs » fut donné comme une grâce. L'aimer fut sans doute la possibilité d'atteindre la présence d'une réalité divine accessible dans le monde matériel. Pour cette raison, Sachs fut à la fois l'expérience de la passion la plus inouïe et dans le même temps l'échec le plus violent. L'expérience de la plus grande jouissance et de la plus grande trahison : celle qu'il faudra expectorer, « cracher » pour l'extraire de son corps, « sa plus grande faiblesse » notait Sachs dans *Alias*. Cette histoire d'amour fut une ivresse, une espérance de sainteté, le désir d'une union intime avec le Christ ; elle fut le naufrage de la honte.

« J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui ». Au terme de sa vie, Jacob aurait-il pu faire siens les propos de Perdican ? Sans doute. Parce qu'il aimait ses amis, Jacob leur accordait sa confiance ; parce qu'il voulait les considérer comme bons, il leur offrait son cœur et sa passion, parce qu'il considérait l'amour de Dieu comme le seul amour authentique et juste, il leur en offrait la joie et la douleur : « On demanda à l'Aimé : qu'est-ce que l'amour de ton Ami ? Et il répondit : L'amour de mon Ami est un mélange de joie et de peine, de crainte et d'embrassement. On demanda à l'Ami : qu'est-ce que l'amour de ton Aimé ? Et l'Ami dit : l'amour de mon Aimé est une source de bonté infinie, d'éternité, de puissance, de sagesse, de charité et de perfection qui jaillit constamment de l'Aimé à l'Ami. » En traduisant le verset 82 du *Livre de l'Ami et de l'Aimé*, Jacob faisait pleinement sien la philosophie du théologien catalan. C'est par l'entendement et l'action d'imitation de l'ami, la confiance absolue en l'autre en qui il se remettait que Jacob pensait pouvoir comprendre le dessein de Dieu, dans l'abandon total de son être au précepte augustinien : « C'est par l'amour qu'on demande, qu'on cherche, qu'on connaît. Aime donc et fais ce que tu veux ».

¹ Réponses de Max Jacob au questionnaire de Marcel Béalu cité dans ANDREU Pierre, *Vie et mort de Max Jacob*, Paris : éd. La Table Ronde, 1982, p. 285.

² BARTHES Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris : Le Seuil, collection Tel Quel, 1977, p. 25.

³ Jacob ne cache pas ses émotions érotiques, mais il les dissimule sous des métaphores empruntées au vocabulaire mécanique : « Il y avait une fois un type qui s'appelait Joseph Pérard ; tout le monde l'aimait. On fit un concours au dynamomètre pour savoir qui l'aimait le plus. Qu'on approche le dynamomètre du vieil homme de lettres de St.-Benoît, le dynamomètre éclate » (dédicace de Max Jacob à Joseph Pérard sur son exemplaire personnel du *Cornet à dés*, Médiathèque de Lyon). L'allongement du ressort, son éclatement forment un message crypté à l'intention de l'amant qui connaissait sans doute l'intensité du « sismographe pour mesurer [l]es tremblements de terre » évoqué dans le *Cornet à dés* (JACOB Max, *Oeuvres*, Paris : éd. Gallimard, collection Quarto, p. 432).

⁴ CLERC Thomas, *Maurice Sachs le désœuvré*, Paris : Allia, 2005, p. 97.

⁵ JACOB Max, *La Défense de Tartufe* dans *Oeuvres*, op. cit., p. 506.

⁶ « Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés », Matthieu, V, 12.

⁷ LULLE Raymond, *Le Livre de l'Ami et de l'Aimé, petits cantiques d'amour dialogués par lesquels l'entendement et la dévotion s'augmentent*, traduit du catalan par Antonio de Barrau et Max Jacob, Paris : éd. de La Sirène Petite collection mystique, 1922 (rééd. Fata Morgana, 2000), p. 49.

⁸ *Ibid.*, p. 46.

⁹ JACOB Max, *Les Amitiés et les amours, correspondances*, T.I., Paris : éd. de L'Arganier, collection Traverses, 2005, à René Dulou, 7 juillet 1934, p. 70.

¹⁰ SACHS, Maurice, *Alias*, Paris : éd. Gallimard, 1935, p. 196.

¹¹ JACOB Max, *Lettres à Liane de Pougy /Max Jacob et Salomon Reinach* : Paris, éd. Plon, 1980, p. 138.

¹² ANDREU Pierre, op. cit., p. 229.